



MONT SAINTE-MARIE

A LA RÉV. SŒUR SAINTE-MARIE-JOSÉPHINE, SUPÉRIEURE

Deux siècles et demi d'efforts victorieux,
 Dejà, se sont enfuis, depuis l'heure où la France,
 Aussi chère à nos cœurs qu'à ceux de nos aïeux,
 Jeta vers Mont-Royal un regard d'espérance.

Après avoir vaincu l'océan en courroux,
 Sous le soleil qui verse un torrent de lumière,
 Le courageux Français vient se mettre à genoux
 Pour remercier Dieu dans une humble prière.

Ville-Marie est née en ce pays nouveau,
 Et Maison-Neuve crée encore une patrie,
 Où Marguerite veut, dès ce moment si beau,
 Proclamer hautement les honneurs de Marie.

Aujourd'hui Montréal prêche par sa splendeur,
 A son peuple ravi, la célèbre mémoire
 De ces vaillants héros qui fut son fondateur,
 Et donne maintenant tant d'éclat à sa gloire !

Combien de monuments et de sublimes traits
 Rappellent aujourd'hui l'âme belle et féconde
 De la Mère bourgeois, dont les nombreux bienfaits
 Se répandent encor sur tout le Nouveau-Monde ?

Solidement assis, entre eux un des premiers,
 O Mont-Sainte-Marie ! avec ton toit gothique
 Et ton front décoré qui prend des airs austères,
 Ta haute colonnade et ton large portique !

Au souvenir heureux du superbe couvent
 Où se sont écoulés les jours de ma jeunesse,
 Que j'aime à repasser aussi le plus souvent,
 Mon âme se remplit d'une suave ivresse.

J'admire de nouveau dans leur vocation,
 Leur vertu, leur science et leur bonté de mères,
 Mes maîtresses au cœur plein d'abnégation,
 De zèle, de tendresse envers leurs enfants chères.

Au pied du saint autel de marbre blanc, garni
 De beaux bouquets de fleurs, de cierges tout en flamme,
 Je me retrouve encor dans ce temple béni,
 Où seule je me rends pour épancher mon âme.

Je me retrouve encore à l'ombre du talus,
 Et la main dans la main d'une douce compagne,
 Contemplant à travers les grands rameaux feuillus
 Le soleil qui descend derrière la montagne.

J'aspire encor l'odeur des lilas gracieux
 Qui se sont enrichis de corolles pendantes,
 Et pour créer la reine en nos ébats joyeux
 Je me prends à tressailler les grappes odorantes.

Je m'extasie encore à la céleste voix
 Des chanteurs rassemblés, le soir, sous les ramures,
 Lorsqu'éblouit mes yeux la voûte où j'entrevois
 Un coin du paradis, au sein des ciartés pures

Et Marie et Joseph, du haut des piédestaux,
 Trônant en souriant sur les pelouses vertes,
 Où la rosée a mis des ruisseaux de cristaux,
 Où tournoie un essaim d'enfants toujours alertes....

Pour faire du pays et la gloire et l'honneur,
 O mon couvent aimé ! la femme magnum
 Se forme entre tes murs, ce trésor de valeur
 A qui le Canada doit la foi qui l'anime !

Puisses tu bien longtemps dans la prospérité,
 Asile vénéré de labeur, d'innocence,
 Comme aujourd'hui, verser sur la postérité,
 Les fruits surabondants qu'offre ta bienfaisance !

A mon *Alma-Mater* j'ai voulu revenir
 Un instant près de vous, ô ma mère chérie !
 En poursuivant le cours de mon doux souvenir,
 Et mon âme jamais ne s'est plus attendrie.

Aux portes de la route et sous le poids du faix
 Un peu lassé, déjà, des rigueurs de l'orage,
 J'ai voulu revenir dans ce séjour de paix,
 Savourer le repos et reprendre courage.

MAIRIE-LOUISE LALONDE.

Le monde est menteur : il ne nous promet que
 des plaisirs et ne nous donne que des peines.—J.
 P. TARDIVEL.

UN BAL SUR LA NEIGE



aussi fort bonne."

Le major von A...., qu'on avait mis à la retraite, à cause de ses rhumatismes selon lui, à cause de son incapacité selon d'autres, était venu s'y installer avec toute sa famille pour y boudier le pouvoir plus à son aise.

Il avait loué une petite villa à une certaine distance de la ville ; en été, c'était charmant, un vrai nid de fleurs, un ermitage de verdure ; mais en hiver, l'endroit était isolé, loin de tout ; avant d'y arriver il fallait traverser une longue promenade plantée d'arbres et une grande plaine couverte de neige.

Heureusement que le major von A.... avait du foin dans ses bottes ; il n'était pas obligé d'y regarder de trop près pour louer une voiture chaque fois que sa femme et ses filles allaient en ville.

Elles y allaient souvent, car toutes trois étaient déjà en train de monter en graine. L'aînée avait vingt-cinq ans, la cadette vingt-trois ans. Madame leur mère ne manquait donc pas une occasion de les exhiber ; elle les promenait dans tous les salons et les montrait dans tous les bals de la petite ville.

Du reste, elles n'étaient point mal ; un peu maigres, mais c'est un défaut dont les jeunes filles se guérissent vite. Elles avaient de beaux yeux, de belles dents, de jolies bouches et elles paraissaient saines et fortes.

Mais le major von A.... leur avait donné une éducation sévère et aristocratique, ce qui les rendait fières et hautaines avec les jeunes gens sans blason et sans fortune, surtout avec les étudiants de première année, dont l'avenir était encore dans les brouillards. "A quoi bon, avait-elle dit à ses filles, perdre votre temps avec des blancs becs qui n'auront de position que lorsque vous serez vieilles ? Cherchez de préférence la société des gens posés. C'est le cœur d'une mère prudente qui vous parle."

Elles avaient suivi à la lettre ces conseils. Chaque fois que, dans un bal, un jeune étudiant venait leur demander une danse, elles la lui refusaient catégoriquement.

Or, cette année-là, le carnaval touchait à sa fin. On était au jeudi gras ; les salons du directeur de l'université fourmillaient de danseurs et de danseuses.

Mme la major von A.... n'avait pas manqué d'y amener ses filles.

Vers le milieu de la soirée, une dizaine d'étudiants vinrent les uns après les autres les prier de leur faire l'honneur de leur accorder une valse ou une polka, mais la réponse fut identique de la part des trois sœurs ; elles avaient déjà promis.

Les étudiants ne se fâchèrent pas ; au contraire, ils se retirèrent en riant.

Mme la major von A...., flanquée de ses trois filles, se retira une des dernières du bal.

Descendue dans les rues, elle fut très surprise de ne pas trouver son traîneau à la porte ; elle s'égo-silla à appeler son cocher qui ne vint pas. Enfin, on lui dit qu'il était parti ; on l'avait prévenu que madame coucherait en ville.

Mme von A...., furieuse, criait qu'elle voudrait bien connaître le polisson qui lui avait joué ce méchant tour ; qu'elle le prendrait par les oreilles. Son embarras était extrême. Où se réfugier ? Où aller ? Une personne seule se tire toujours d'affaire, mais quand on est quatre !... Elle trépassait de rage, elle se voyait dans la rue, à trois heures du matin, par sept degrés de froid, en pleine neige ! Le ciel n'aurait-il pas pitié d'elle et ne viendrait-il pas à son aide ?

Il faut penser que Mme la major von A.... avait des amis puissants au ciel, car elle n'eut pas

plutôt invoqué son secours, qu'un petit cocher enveloppé dans un manteau fourré dont le collet lui cachait la figure, s'avança et lui offrit de la reconduire.

"C'est la Providence qui vous envoie ! s'écria-t-elle. Je vous donnerai un thaler de pourboire."

Elle se jeta dans le traîneau avec ses trois filles à demi gelées.

On partit au galop. Il faisait une nuit splendide, merveilleusement claire, toute vivante d'étoiles. La lune dans son plein luisait comme un grand disque de cuivre poli. La neige, fortement gelée, était tout irisée de petits cristaux qui jetaient des feux verdâtres et qui criaient sous le fer rapide du traîneau.

On sortit de la ville, on traversa la place d'exercice mais lorsqu'on eut atteint la promenade plantée d'arbres, le cocher arrêta tout à coup son cheval.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il s'écria Mme von A...., secouée par un sursaut de frayeur.

—Rien, fit le cocher. Seulement, je prie ces dames de bien vouloir descendre.

Mais nous ne sommes pas arrivées....

—C'est précisément pour cela....

—Ah ! par exemple.... Vous êtes fou !

Les discussion prenait une tournure singulièrement vive, quand quatre traîneaux qui avaient suivi sans bruit celui de Mme la major la rejoignirent et l'entourèrent.

Des jeunes gens, —une dizaine,—mirent bruyamment pied à terre.

Mme von A.... poussa un gloussement d'effroi en reconnaissant des étudiants. Toutes les histoires de guet-apens, de viol, d'enlèvement qu'elle avait lues dans les romans lui revinrent à l'esprit. Elle étendit ses bras maternels sur ses filles pour les défendre au péril de sa vie.

"Madame, dit celui qui était à la tête de la bande,—et il s'inclina cérémonieusement,—madame, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'attaque nocturne.... Ni votre bourse, ni la vertu de vos filles ne sont en danger.... Nous voulons tout simplement donner une petite leçon à ces demoiselles.... Voilà deux mois que nous les rencontrons dans presque tous les bals, mais jamais, jamais aucune d'elles n'a voulu nous faire l'honneur de danser avec nous.... Ce soir encore, elles nous ont à peine répondu poliment. Et comme nous ne voulons pas rester sous cet affront, nous avons juré que nous nous vengerions avant la fin du carnaval....

—Vous voulez donc nous tuer.... nous assassiner !... s'écria Mme A.... hors d'elle-même. Oh ! les lâches !

—Non, nous voulons simplement vous faire danser.

—Mais, oui, sur la neige !... interrompit le chef de la bande. Voyez, elle est dure et polie comme du marbre !... Quelle plus belle salle de danse que cette promenade ! Le givre décore les arbres de pendeloques de cristal, la lune et les étoiles se chargent de l'illumination.... Quant à la musique, la voici !

Il fit un signe.

Quatre étudiants tirèrent de dessous leur manteau des violons et des harmonicas et se mirent à jouer une valse de Gungl.

—Allons, mesdemoiselles, veuillez descendre, dit celui qui parlait.... Vous descendrez de gré ou de force, je vous en prévins.... Pour nous, ça nous est égal, pourvu que nous dansions.

Elles se récrièrent vivement. Mme von A.... menaça d'appeler au secours. Il fallait en finir : deux des plus forts gaillards de la bande prirent la cadette et l'aînée à bras le corps et les déposèrent sur la neige. L'autre sauta toute seule.

Le bal commença.

C'était un plaisir de glisser sur cette neige luisante et dure, éclairée par les lueurs bleuâtres et douces de la lune : un plaisir délicieux que les trois filles du major ne tardèrent pas à partager, ce qui se voyait à l'entrain qu'elles mettaient maintenant à danser avec leurs cavaliers.

Mme von A...., qui n'avait pas osé crier, de peur qu'on ne la fit aussi valser, ne se voilait plus la face. Elle semblait avoir pris son parti ; la gaieté de ses filles la rassurait. Quand elle les appelait, elles lui répondaient : "Encore une petite danse, mère, c'est si amusant !"